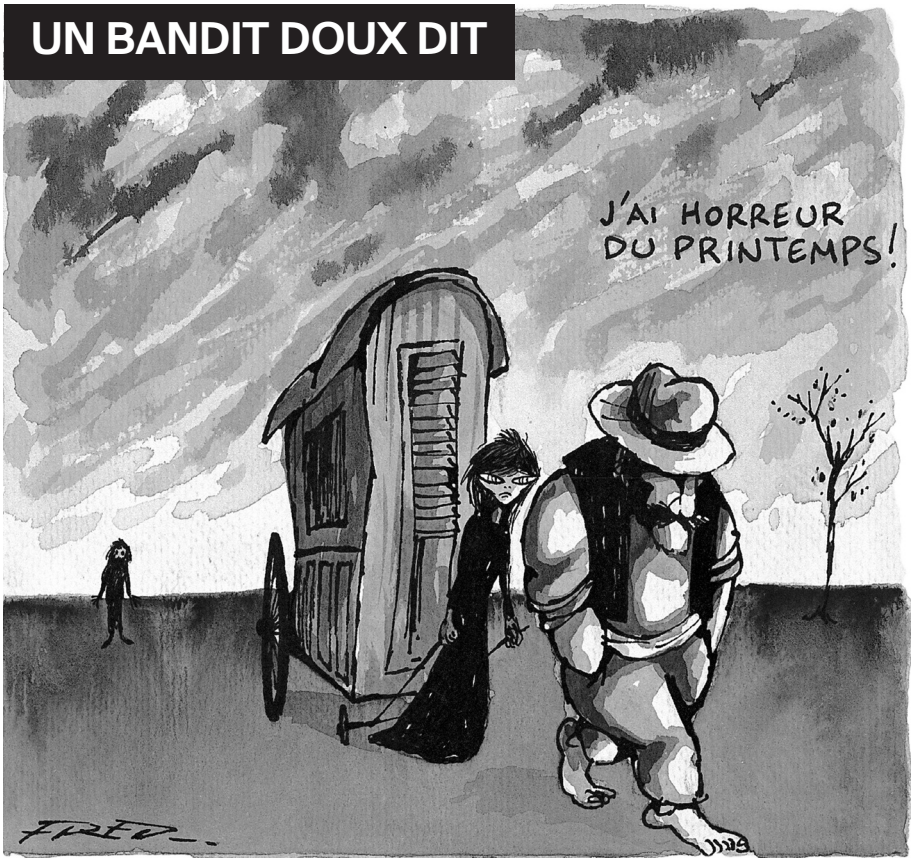


UN BANDIT DOUX DIT



Ça ne m’arrive guère car l’effroi vibrant de vivre, car les quatre hauteurs de l’horizon jusqu’à la turquoise si ténue & phosphorescente du ciel (qu’on tutoie des yeux pourtant chaque jour) en leur humble nécessaire capture me tenaillent tant que principalement je me tiens debout solo marchant d’un bon pas au fond tête de ma maigre & simple cuisine dont les étagères sont d’un bleu brillant qui tire à l’indigo.

Mais cette fin de semaine-là, par la tombée des ultimes feuilles de novembre, je décidai d’aller soudain par les scènes de la ville entendre s’il est vrai que la tulipe fauve au plafond danse et que de retentissants voyous s’acharnent au percement bienveillant du tunnel indispensable & dangereux.

De généreux énergumènes me l’avaient puissamment signalé en ces temps où tant de grues plus hautes que les toits gesticulent en des couinements ignobles à la tuée du sens, à l’effacement à la gomme d’argent d’être & à l’évidement du jus fervent (et jailli du rocher) aux escarbilles toujours neuves du marteau sans maître ni nom qui bat aux artères raides du verbe.

Immense bien m’en prit car j’ai tutoyé deux soirs en enfilade contre la mort trop facile, la secousse grande, la tendre ravagée, l’énergie pure, la douce forcenée, la toute belle. Cela a commencé le vendredi 27 novembre à 19 heures au Théâtre Am Stram Gram, au bord d’une rue où depuis 195 ans resplendit un grand cèdre et où une troupe fabuleuse montrait un spectacle intensément nommé : «**J’ai horreur du printemps**».

Ce titre brûlant, c’est Fred, l’un des rares créateurs de bande dessinée du vingtième siècle, et du suivant d’ailleurs où l’on tente, ces jours-mêmes encore de vivre (voir ci haut) qui au lavis & au crayon noir l’a marqué, dans l’une des fenêtres de son livre «Le petit cirque» pré-publié dès les années 1960 dans le journal «Hara-Kiri» et édité en 1973, puis réédité récemment par Dargaud l’éditeur des plumes dont on dit qu’elles bougent.

Et là d’un coup en ce théâtre à trois coups, *am, stram, gram, pic & pic et colégram*, une féerie vertigineuse s’enclenche à la musclée superbe de trois nerfs. 1.- Les images intenses de Fred – & poétiques véritables tant – projetées vivantes sur un écran. 2.- La musique de quatre fous tendres profonds de jazz : Stephan Oliva en un piano qui chiffonne & déchiffonne les draps du grand lit qu’il parcourt du torrent au fleuve & de l’estuaire à la source ; Christophe Monniot aux saxophones à dessouder des trois chalumeaux jusqu’à la mortaise cuivrée des lustres, jusqu’à l’immense pendule bleue – sel & iode – des falaises d’Armor ; Claude Tchamitchian à la contrebasse sonore mieux que les mémoires spongieuses du baobab où vers le ciel monte la carcasse des sorciers clairs et Ramon Lopez à la batterie, caressée vibrée verticale des peaux rasées de bêtes & pétrie de cette bénédiction qui sonne dans la triple gorge tant osée des oiseaux. Et leur musique vive et vaste comme les eaux délicates des mangroves rarissimes propulse en une intensité profonde & douce, 3.- une danseuse aérienne – Mélissa von Vépy – qui, se jetant encore & toujours dans *La gueule du ciel* répudie de grâce & de vigoureuse souplesse toutes les lois de Newton. Attraction terrestre. Envolée céleste. Et mêmelement & épousailles profondes par la magie vidéo de Maxime François et les éclairages de Xavier Lazarini en une souple gloire d’être, en un déploiement lumineux des forces vers le soleil où Icare ce grand gamin lucide osa grimper. Or rose ébloui d’un vivant vaste murmure. Où tout monte, où tout danse & délicatement vibre, où rien ne triche. Sans le moindre *suspense* à la montrée véritable et audacieuse du plus osé *suspend*. Celui comme un crochet sec d’un coup qui nous attend.

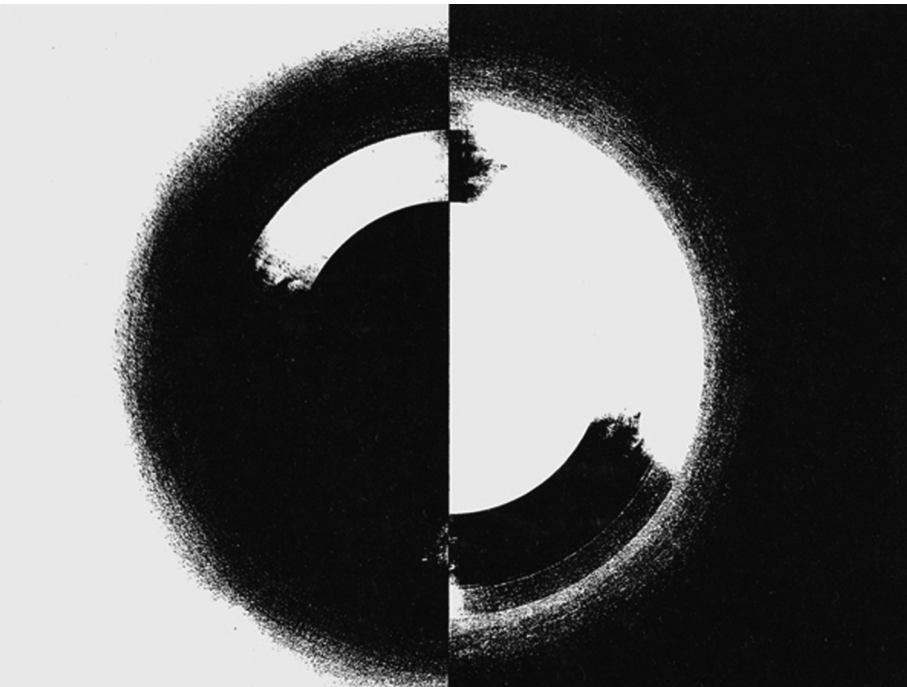
Le jour suivant, vers vingt heures c’est à l’Abri que je déboule pour entendre **l’Ensemble Batida** dont le papillon (le flyer comme disent les pauvres d’esprit) est superbement frappé d’une roue noire & blanche sans bouger qui pourtant tourne. Un, rue de la Madeleine. Cette place de Genève plantée d’un carrousel gelé la nuit. Juste en face d’une église sacrément éteinte et d’ailleurs ça n’est pas une église, c’est un temple malgré les beaux vitraux du Chilien José Venturelli que Pinochet & ses bruns fusiliers téléguidés par l’Amérique de Nixon le Richard, ne parvinrent pas à tuer. (Car en ces temps on accueillait encore en Suisse les réfugiés de la haine).



Alors l’Abri (www.fondationlabri.ch), pour le trouver, il suffit d’emprunter, venu de l’Alhambra, pour quelques pas la rue de Toutes-Ames. Y a pas deux ans que deux scènes y sont ouvertes, bel espace de représentation, d’exposition, de répétition, d’échange et d’expérimentation artistique destiné à de jeunes talents pratiquant tant les arts de la scène que les arts visuels ou toute autre forme d’expression artistique. Et les cinq jeunes musiciens de l’Ensemble Batida, créé en 2010, trouvent en ces lieux, libre et juste place. Gaffe aux yeux & vive la friction tellurique des oreilles car chez ces musiciens de haut vol, intensément ça déménage. Ils sont cinq totalement engagés dans la plus verte des avalanches.

Deux pianistes ahurissants de précision véloce & de puissance illuminée – Viva Sanchez Reinoso et Raphaël Krajka (dont les seuls noms sonnent peut-être ce qu’ils risquent d’être) au fin bord de deux pianos vastes & noirs se font face. Ils ouvrent d’un coup l’époustouflante écluse. Entends, entends bien, écarquille tes tympans, tiens-toi debout les pieds campés dans la secousse car ils tirent à gammes réelles, (et le piano distendu du bel acier de cordes), ces pianistes voraces ultra-sensibles. Afin de sacrer le printemps. Celui qu’Igor Stravinsky ébloui par la sainte sauvagerie des Russies profondes, au bord du lac Léman, à Clarens, notamment, osa seul à son clavier visionnaire dès 1910 déclencher par l’exigeance impossible. Lisez ci-dessous l’éclaté noir où le poète Cingria écrit que l’interprète peut rejoindre et même *devenir l’auteur*. Car c’est exactement ce que j’ai entendu, ce que j’ai vu là. Des interprètes si présents qu’ils te bousculent plus de cent ans vers l’arrière pour démontrer de tous leurs instruments qu’Igor Stravinsky était pétri d’une passion audacieuse et visionnaire. Et juste derrière les noirs immenses grands pianos travaillent aussi, en même exactitude, en même force, en même amplitude, en même exigeance rapide trois *percutrices* implacables, Jeanne Larrouturou, Alexandra Bellon & Anne Briset qui sonnent les tonnerres au plein temps exact où la foudre allume ses zigzags de feu, violets un peu & dont le parfum sidérant est celui de l’ozone qui parfois cligne de l’œil dans le cristal d’un triangle. Et l’éclat qu’elles frappent est si exact, si puissamment tranché qu’il ouvre en toi jusqu’aux portes les plus lourdes. Fracassante & si juste cascade.

Mais je n’avais entendu là que le premier volet de ce double concert sur la déchirante lucidité de Stravinsky. Car l’Abri, place de la Madeleine, je vous l’ai dit, offre deux scènes. L’on vient alors à la deuxième face de ce concert. Dans la seconde salle. Pour cette «expérience» comme il la nomme humblement, l’Ensemble Batida est armé cette fois-ci d’un fender rhodes (engin fou qui visita la lune), d’un piano, de deux machines à écrire, d’un vibraphone, d’une batterie, de calebasses, de percussions industrielles (jantes de bagnoles & tambours de frein) et d’électronique. Intitulée Mean-E, la pièce a été écrite en 2013, en collaboration avec Richard van Kruysdijk, un musicien électro totalement décoiffé qui exerce ses talents à Eindhoven, dans le Brabant au sud des Pays-Bas où heureusement ne vivent pas que des footballeurs. La partition de Mean-E – comme l’annonce le programme – «est librement inspirée des rythmes et de la matière brute du Sacre du printemps. Elle prend pour fil rouge une pulsation à sept temps particulièrement propice à la transe. Ainsi les sept premières notes de ce sacre païen deviennent le squelette transparent d’un univers qui mêle musique répétitive et électronique, énergie rock et couleurs contemporaines.» Et là encore on reste sidéré par la force, émerveillé par la puissance implacable et la maestria magmatique de ces cinq jeunes musiciens. (Anne Briset notamment en constance solaire au vibraphone). Les yeux dans le feu! je vous le jure. Ne manquez pas d’aller rôder un peu sur leur site, www.ensemble-batida.com. Ça vaut vraiment le détour et l’on ne peut que se réjouir de suivre de près désormais les projets futurs de ces extraordinaires cultivateurs.



des écrivains, des musiciens

«Je dirais aussi qu’il n’y a pas de distinction à faire entre un exécutant et un compositeur: pas un mérite plus essentiel à accorder à l’un qui devrait être refusé à l’autre. Dès que l’on joue – ce qui est écrit, ce qui n’est pas écrit: qu’importe! – on compose. Cette rhapsodie si je l’empoigne est de moi: pas de cet auteur que vous dites en me faisant remarquer que j’ai ajouté ou omis quelque chose ou que le mouvement n’est pas le bon. Il n’y a que de gros mots qui puissent terminer cette discussion.»

Charles-Albert Cingria - *La grande Ourse*